

Biographie de Joseph de La Martinière

Prêtre

14 décembre 1908 – 2 novembre 2003

La jeunesse

Joseph de La Martinière¹ est né le 14 décembre 1908² à Angoulême, six ans après sa sœur aînée, Marguerite. Son père, archiviste-paléographe, avait été nommé directeur des Archives départementales de la Charente en 1899. Ils habitent 19 rue des Halles.

En 1910, il part avec sa famille s'installer à Vannes, son père ayant été nommé archiviste du Morbihan. Il n'a alors que 17 mois. Sa sœur Anne y naît 10 jours après, puis Bernard en 1911 et Henri en 1915.

Ils emménagent dans une grande et belle maison au cœur de la ville, « le Petit Hôtel de Limur », située en hauteur, rue Thiers³. Les enfants ont beaucoup joué dans le grand jardin en étages, rempli de fleurs et d'arbres qui surplombait leur maison et d'où ils apercevaient la ville.

Joseph travaille en leçons particulières avec un certain M. Moi et avec sa mère. Ce n'est que pour la sixième, qu'il entre au collège Jésuite « Saint-François-Xavier ». Il y est très heureux et s'y fait beaucoup d'amis. Excellent élève, il a souvent des croix et des rubans.

Il est aussi enfant de chœur, habillé d'une soutane rouge recouverte d'une aube de dentelle blanche, agrémentée d'une ceinture rouge à frange dorée. Il fait partie de la congrégation « Réunions pieuses » où entrent ceux qui veulent approfondir leur vie de prière. Il devient même « préfet de congrégation ». En 1915, à sept ans, il fait sa communion privée à l'église de Mardié, avec l'abbé René Fugeray.

C'est dans cette commune du Loiret qu'il passe ses vacances, dans la propriété familiale de Latingy⁴, en bordure de Loire, à laquelle il restera très attaché toute sa vie. Il y retrouve ses cousins Beaucorps, en particulier ceux de son âge, Robert et René, lequel deviendra Père-Blanc d'Afrique.

Il y voit également son oncle maternel, Charles de Beaucorps, pour qui il a beaucoup d'affection, avec lequel il échange des timbres de sa collection⁵.

A Vannes, la proximité de la côte permet d'y passer de petites vacances. En particulier à l'Ile-aux-Moines et à Saint-Pierre-de-Quiberon d'où il est possible de visiter la presqu'île – il est impressionné par les falaises et les vagues de la Côte sauvage - et d'aller à Belle-Ile.

En décembre 1918, arrive en France l'épidémie de grippe espagnole*. Marguerite et Bernard sont malades en premier, puis Anne, puis Elisabeth leur mère. Seuls Joseph et son père l'évitent et peuvent assister à l'enterrement de Bernard, mort à l'âge de 7 ans.

¹ « de La Martinière » est le nom d'usage, celui d'état-civil étant « Machet de La Martinière ». C'est une famille d'origine poitevine, profondément catholique et féconde en vocations religieuses.

² Pour se remettre en tête la situation de l'époque et la rapidité de l'évolution ultérieure, il faut se rappeler que la France est sous la III^e République, dont le président est Armand Fallières, et que l'on circule en voiture à cheval. En cette année 1908, le record du monde de vitesse en avion est battu par Henri Farman, à 52 km/h. Seulement 61 ans plus tard, le 20 juillet 1969, le cosmonaute Neil Armstrong mettra le pied sur la Lune.

³ Le Petit Hôtel de Limur, situé 31 rue Thiers, abrite aujourd'hui le Service départemental de l'architecture et du patrimoine du Morbihan.

⁴ Qui vient du côté de sa mère.

⁵ Dans une carte postale, non datée, de Saint-Pierre-Quiberon, Joseph lui écrit : « J'apporterai mes timbres à Latingy. Gare au pillage que je vais faire parmi les vôtres ! »

* Si l'épidémie de 1918 a été aussi meurtrière (20 à 40 millions de décès dans le monde, contre 13 millions pour la Grande Guerre), c'est que le virus était d'une variété inconnue. Apparue au début de 1918 en Chine, l'épidémie qui s'était attaquée aux porcs avant d'être transmise aux humains, s'est propagée rapidement aux Etats-Unis. Le déploiement massif des forces armées américaines en Europe ainsi que des forces coloniales a facilité la propagation du virus sur le vieux continent. En France, une rumeur se répand. La maladie viendrait de boîtes de conserve importées d'Espagne, dans lesquelles des agents allemands auraient introduit des microbes. Cette rumeur est typique d'une psychose collective qui fait voir partout la main de l'ennemi.

Joseph fait sa communion solennelle en 1919. A cette époque, il a, pendant plusieurs mois, le droit de quitter le collège pour aller voir son père mourant à cause d'un problème cardiaque. En décembre 1922, sa sœur aînée Marguerite, qui a 20 ans, affaiblie par la grippe espagnole, meurt des suites de la coqueluche qui a dégénéré en tuberculose. *Quand je serai au ciel*, dit-elle le jour de sa mort, *jusqu'à ce que nous soyons tous réunis, je ne cesserai de m'occuper de vous. Vous sentirez ma protection et je ne vous laisserai pas*. On imagine combien la tristesse pèse sur le climat familial.

En 1924, la famille doit déménager de la rue Thiers vers la rue des Halles, le propriétaire reprenant la maison. Au collège, c'est déjà le baccalauréat A : latin, grec et philo. Pour passer l'oral du bac, à Rennes, Joseph troque la casquette du collège contre un chapeau mou, car à cette époque on n'envisageait pas de sortir tête nue.

Le séminaire

Joseph entre au Grand séminaire en 1926, à l'âge de 18 ans, à Issy-les-Moulineaux. En effet, le départ de Vannes de son père est déjà envisagé et le séminaire de Paris est d'un niveau bien supérieur à celui de Vannes.

En 1928, son père, âgé seulement de 53 ans, est contraint de demander une mise à la retraite anticipée pour raison de santé. Sachant qu'il mourra vraisemblablement avant sa femme, il vient s'installer à Orléans, où elle a sa famille, plutôt que de revenir en Poitou. Leurs enfants Anne, 18 ans, et Henri, 13 ans, les accompagnent. C'est pourquoi Joseph, rattaché au domicile de ses parents, sera intégré à l'évêché d'Orléans lors de son ordination, bien qu'il n'ait jamais vécu dans cette ville.

Le séminaire est entrecoupé, en 1929-1930, à 21 ans, par le service militaire à Fontainebleau¹, où il partage la même chambrée avec Gaston de Lannoy, son futur beau-frère², puis à Mourmelon, dans la Marne.

Il reçoit tous les ordres mineurs : portier, lecteur, acolyte et exorciste, puis le sous-diaconat, qui l'engage. La cinquième et dernière année de séminaire est effectuée rue du Regard, à Paris.

Il est ordonné prêtre le 29 juin 1932, en l'église Saint-Sulpice de Paris. Il fait alors la première année d'une licence d'histoire, au collège Bossuet, près du Luxembourg, en étant responsable d'une division d'élèves, puis la seconde année à la Sorbonne.

Victime de surmenage, il part en montagne, en janvier 1934, à Buclans par Saint-Lupicin (Jura), comme aumônier du préventorium des Scouts de France.

Premier ministère dans le Loiret

Joseph de La Martinière est nommé vicaire à Baccon en 1934, auprès du curé doyen, l'abbé Chambon, âgé et très autoritaire³, puis vicaire à Gien, en septembre 1935.

¹ D'octobre 1930 à octobre 1931, au 46^e régiment d'infanterie, dit de la Tour d'Auvergne.

² Il épousera Anne de La Martinière le 15 juillet 1937, à la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans.

³ Curé, mais également secrétaire de mairie, il était « *seul maître après Dieu de ce village* ».

Il est mobilisé quelques mois en 1938 et fait la guerre en 1939-1940 dans l'infanterie coloniale, avec le grade de sergent infirmier. Une lettre¹ raconte : « Joseph est arrivé en permission la veille de Noël ; il paraît en bon état. Il est allé passer une partie de son temps à Gien voir ses paroissiens ».

Pendant qu'il se bat, le 15 juin 1940, à 11h45, Gien est bombardé. La première bombe tombe sur l'église et la seconde sur le presbytère. L'abbé Juranville et ses vicaires ont pu se réfugier à la cave, échappant ainsi à la mort. Joseph perd toutes ses affaires : papiers, vêtements, meubles ; absolument tout !

Le 22 juin 1940, Pétain signe l'armistice à Rethondes. Cet armistice* entre en vigueur le 25. N'ayant pas été fait prisonnier, Joseph est démobilisé et rentre à Gien.

* L'armistice ne met pas simplement fin aux hostilités entre la France et l'Allemagne, il accepte l'occupation des 2/3 de la France par l'Allemagne, la livraison d'armes, d'avions, d'aérodromes, le désarmement de la flotte, l'interdiction de reprendre les combats. Et l'engagement du gouvernement à faciliter « *par tous les moyens* » l'exercice de « *tous les droits de la puissance occupante* » et d'assurer « *le concours de l'administration française* » (article 3).

En février 1941 il rejoint le « réseau Hector »², dont le chef est le colonel Heurteaux³.

Joseph dirige l'association paroissiale « l'Espérance Giennoise » qui compte de multiples activités (clique, groupe de trompes, gymnastique, orchestre, théâtre, etc.). Il monte des spectacles remarquables qui attirent un monde fou. L'importance de cette fonction, dans la ville de Gien, de vicaire responsable du « Patro » sera l'une des causes de son arrestation.

Le Patro était la source de la persévérance religieuse des jeunes et des hommes et formait une véritable famille. Deux vicaires en assuraient la charge. Tandis que le plus jeune vicaire s'occupait surtout des plus jeunes et des groupes scouts et JOC, la responsabilité du Patro, particulièrement des plus anciens, incombait au plus âgé, qui fut l'Abbé Proust jusqu'en 1934, puis l'Abbé Nollent, de septembre 1934 à fin 1935. Celui-ci étant alors tombé malade, c'est Joseph de La Martinière qui assura l'intérim jusqu'à l'arrivée de l'abbé J. Jamet, avec qui il collabora jusqu'en septembre 1939, où tous deux furent mobilisés.

Mais l'abbé Jamet ayant été tué au front en mai 1940, lors du combat près de Montmirail, Joseph de La Martinière, démobilisé après l'armistice de 1940, devint l'unique responsable du Patro et fut ainsi une personnalité importante. Son influence (son nom et son dynamisme) ne pouvait qu'attirer l'attention de la force occupante⁴.

Ceci est d'autant plus dangereux que Joseph de La Martinière a « des relations cordiales avec 'tout le monde', ce 'tout le monde' étant aussi des familles ouvrières de mentalité très différente, plus que réservées avec le régime de Vichy, et souvent, dans ce prolétariat très mal payé, communistes ou classées plus ou moins arbitrairement comme telles. »⁵.

En 1941, il crée une colonie de vacances « La Cité fraternelle de Pont-Chevron ». Le comte de Gontaut-Biron lui prête des dépendances de son château de Pont-Chevron*, situé à 10 km de Gien.

* Ce ravissant château avait été construit en 1900 sur les fondations d'un château fort du Moyen Age, implanté dans une île sur un étang. Cette île était reliée à la terre par un pont qui a donné son nom au domaine. Chevron était le nom du propriétaire de l'époque, ce qui a fait Pont-Chevron.

¹ Lettre dactylographiée du 2 janvier 1940 à René Savatier, vraisemblablement de son frère Henri..

² Attestation du 16 octobre 1946, par le commandant Pierre Miquel, Chef de « Réseau Hector ».

³ Démobilisé en 1940, le colonel Heurteaux entre dans la Résistance par le renseignement. Chef du réseau Hector, il est arrêté le 3 novembre 1941 et connaît les prisons allemandes à Düsseldorf, Berlin et Potsdam.

⁴ Témoignage de l'Abbé Leroy, vicaire à Gien de 1931 à 1953

⁵ Mon témoignage de déporté NN – Vol. I, p. 7

Jules de La Martinière, son père, meurt le 7 février 1942, à Orléans, dans la maison du 3 rue Saint-Pierre Lentin⁶, donnant sur la cathédrale.

A cette même époque, voulant agrandir la colonie de vacances, Joseph commande un baraquement en bois, pour 60 lits, à un bûcheron-charpentier qui résidait en pleine forêt à Dampierre-en-Burly. Cette famille était bien connue de la paroisse car leur fille était élève de la pension libre Sainte-Marie de Gien. Et lors d'une visite, au cours d'une conversation, Joseph parle imprudemment de son hostilité à l'égard des allemands, sans se douter que son interlocuteur est un collaborateur acharné. Sa femme est une exaltée, envoûtée par la propagande allemande, qui presse son mari de partir en Allemagne. Celui-ci n'arrivant pas à respecter la date imposée, Joseph est obligé de faire fabriquer le baraquement par un autre artisan. Furieux, le charpentier et sa femme² le dénoncent* alors comme « communiste »** auprès de la Gestapo.

* « Les prémisses de cette dénonciation institutionnalisée dataient du début de l'Occupation et des premiers attentats commis par les communistes contre les soldats de la Wehrmacht. A cette époque, les autorités militaires allemandes introduisirent insidieusement la notion de délation par l'intermédiaire d'avis placardés sur les murs des villes. Elles encourageaient les Français à dénoncer leur prochain : « *Ces derniers temps, de trop nombreux attentats ont été commis contre des soldats allemands. En conséquence, toute la population est invitée, dans l'intérêt de tous, à s'associer à la recherche des criminels. La discrétion la plus absolue sera assurée* ».

Cette trame de communiqué se retrouva sur de nombreux murs de France, à quelques variantes près. Pour inciter la population à trahir les plus purs partisans d'une France libre, les Allemands possédaient deux armes maîtresses : la peur des représailles et l'appât du gain. La peur des représailles apportait avant tout la bonne conscience. Pour les Français, il fallait que la loi du silence devint plus dangereuse que la félonie de la délation. Le développement de la politique des otages fut la toile de fond de ce chantage instauré par les autorités d'Occupation. La seule crainte des représailles ne parut pas suffire. L'attrait de la récompense vint estomper les derniers scrupules de certains Français. »

Journaux de Guerre - N° 52 n° spécial « La Collaboration »
Hachette - février 1984

** En Allemagne, dès le début des années 1930, les communistes se mobilisèrent contre le NSDAP (Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei), Parti national-socialiste des travailleurs allemands. Les nazis réagirent en procédant à des arrestations, des perquisitions et des rafles. Dès février 1933, l'incendie du Reichstag fut pris comme prétexte par les nazis pour interdire le parti communiste et procéder à l'arrestation des cadres du parti : plus de la moitié des dirigeants furent arrêtés ou assassinés par la Gestapo. Plus tard, en France, le Parti communiste joua un rôle important pour développer la résistance populaire et stimuler la lutte armée contre les nazis. Une simple dénonciation comme communiste, auprès de la Gestapo, entraînait donc immédiatement des conséquences extrêmement graves.

La déportation

Arrestation à Gien le 12 mai 1942, à 14 heures. Le soir même, incarcération à la Militär Arrestanstalt d'Orléans, rue Eugène Vignat³ ⁴.

Départ pour Paris le 23 juin. Prison de Fresnes⁵.

Départ pour l'Allemagne le 10 juillet 1942. Arrivée au camp d'Hinzert (environs de Trèves), camp spécial SS, le 11 juillet.

Départ pour la prison de Wittlich le 23 septembre 1942.

Départ pour Breslau le 27 septembre 1943. Arrivée à Breslau le 1^{er} octobre au soir.

⁶ Cette maison et les deux autres qui l'entouraient, très bel ensemble ancien, furent démolies dans les années 1970 pour construire le banal bâtiment du Conseil régional du Centre.

² Dès la Libération, ils seront arrêtés puis condamnés à plusieurs années de prison, le 19 octobre 1945.

³ Il réussit à faire passer des lettres, écrites d'une minuscule écriture sur des morceaux de papier, cachées dans ses cols de chemises.

⁴ Une cérémonie y eut lieu le 7 juillet 1962, avant sa démolition, pour rappeler le souvenir des détenus qui y avaient souffert durant la guerre. L'actuel Palais des Sports, avec piscine, fut construit à son emplacement.

⁵ Il est mis au secret.

Kommando Sucker-Fabrik de Rosenthal du 4 octobre au 23 octobre.

Kommando Sucker-Fabrik de Burgweide du 23 octobre au 16 décembre, avec une interruption d'une huitaine de jours (prison de Breslau).

Retour définitif à la prison de Breslau le 16 décembre 1943 (chambre commune).

Mise en cellule avec Marchepoil vers le 4 janvier 1944 à la C.4.

Arrivée du chanoine Delwall dans la cellule vers le 20 janvier.

Départ du chanoine Delwall le 20 février.

Départ pour le Kommando de Languenbillau vers le 15 mars 1944.

Retour le 22 – Chambre de Bernard Mathé, cellule 308.

Prison de Schweidnitz du 22 mai au 8 juillet 1944.

Une semaine à Liegnitz.

Puis successivement : Breslau, Brün, Breslau, Bautzen, Dresde, Chemnitz, Plauen, Dresde, Chemnitz, Zwickau, Plauen, Hoft.¹

Arrivée à Dachau le 9 août 1944 – bloc de quarantaine.

Août 1944 à avril 1945 – Dachau, bloc 26 puis 28.

La libération

Les Américains délivrent le camp le 29 avril 1945. Au lieu de partir aussitôt que possible, Joseph de La Martinière y reste pour soigner les nombreux déportés atteints de dysenterie et du typhus qui ne peuvent quitter le camp.

L'évêché de Luçon envoie à sa mère un extrait d'une lettre reçue par l'Evêque :

« J'ai vu une infirmerie, à l'odeur innommable, typhiques et tuberculeux y agonisent, squelettes vivants n'ayant plus que la peau sur les os. Par terre une boue de déjections. Quatre rangs de couchettes où ces hommes sont empilés.

Il y avait quelques Français pleurant de nous voir, criant après nous : « On crève là-dedans, sortez-nous ». Là, un prêtre admirable, l'Abbé de La Martinière, a pris le commandement et essaye d'obtenir des Américains une amélioration rapide. Mais les secours pour les grands malades viennent lentement. Entre deux baraques de cette infirmerie, on amène les cadavres encore chauds. Il meurt de 200 à 300 hommes. Entre le 1^{er} janvier et le 15 avril il y a eu 11.000 morts. »

Il écrit à sa mère, le 7 mai :

« ... Je n'ai jamais eu de vos nouvelles, malgré mes efforts. Etes-vous tous vivants ? Quel a été votre sort dans la tourmente ? Je me pose ces questions, j'attends avec anxiété la réponse, tout en étant parfaitement prêt à accepter le pire, comme à me réjouir du meilleur.

¹ Certaines orthographes sont douteuses mais, de manière certaine, il y eut 12 étapes : un mois de voyage, dans des conditions très dures, le plus souvent menottes aux mains, même pendant la nuit. Avec une faim permanente.

[...] Actuellement j'ai énormément de travail : je suis délégué du Comité International pour l'amélioration des conditions de vie dans le bloc 21, qui est l'un des blocs les plus remplis de malades et les plus déshérités. Dans la chambre où je loge, il y a entre 8 et 15 morts par jour. Je suis un peu « l'œil de Moscou » dans ce bloc de 1.500 hommes ; mon rôle est de contrôler l'action du personnel administratif et sanitaire, d'obliger les gens à travailler, de prendre les initiatives nécessaires. Travail passionnant, mais très dur. Dans quelques jours, tous les malades seront hospitalisés et je me reposerai. ... »

Enfin, l'Abbé René Fraysse, dans une lettre à Joseph, du 12 septembre 1948, écrit :

« ... Je me souviens certaine visite que je te fis dans ce block de typhiques que tu régentais après la libération. L'odeur épouvantable qui régnait dans ce taudis infect, le risque constant de la contagion, rien n'arrêtait ton dévouement auprès des malheureux camarades. »

Cette action, de pur héroïsme, envers les plus faibles et les plus repoussants des hommes, lui vaudra la médaille des Epidémies.

Il part en car le 19 mai, pour l'île de Mainau, à l'extrémité ouest du lac de Constance, où la 1^{ère} Armée française du général de Lattre de Tassigny* a créé un centre de repos pour les déportés de Dachau. Là, tout a été mis en œuvre pour qu'ils y séjournent dans les meilleures conditions. 700 personnes logent dans les chambres des grands hôtels, habillés en civil et traités comme ils le méritent par les assistantes sociales des services de M^{me} de Lattre.

* Il fut chargé par le général Giraud du commandement de l'armée B qui devait recevoir en septembre 1944 le nom de 1^{ère} Armée française. Celle-ci pénétra en Allemagne en février 1945 où sa course, qui fut arrêtée par la capitulation allemande, la mena jusqu'au Tyrol. Chargé de signer l'acte de capitulation sans condition de l'Allemagne, le 8 mai 1945, de Lattre fut ensuite nommé commandant en chef de l'armée d'occupation française en Allemagne.

Ils restent deux semaines en quarantaine pour traiter les plus faibles, soigner les déficients et isoler les contagieux. Par les soins de l'armée, des télégrammes sont envoyés aux familles. Ils reçoivent par deux fois la visite du général de Lattre, le 22 et le 26 mai. *« Magnifique cortège de voitures, de motocyclistes. Un souverain qui se déplace avec sa garde et sa cour. Tout à fait grand seigneur et tout à fait simple. Il m'a longuement serré la main et parlé très aimablement »*¹.

L'après-guerre

Joseph de la Martinière est de retour en France le 31 mai 1945, après 3 ans d'absence. Le 6 juin, il est accueilli à Gien.

En décembre 1945 et janvier 1946, il séjourne à Freudensstadt, en Forêt Noire, chez son cousin Paul Arnaud qui, avec le grade de général de corps d'armée, est à la tête de la D.G.C.D.E.², ce qui lui permet de circuler facilement. Au cours de ce séjour, en janvier, il fait dans la voiture du capitaine de vaisseau de Badens, ancien chef de maquis, un voyage à Hinzert, Wittlich, Trèves et Sarrebruck, à la suite duquel il rédige des rapports informatifs et une ébauche de récit de son séjour à Hinzert en 1942.

A Trèves³, en janvier, il rencontre l'abbé Jonas, ex-aumônier de la prison de la ville. Il le questionne au sujet des déportés français passés par cette prison. L'Aumônier a bien connu Jean Daligault, prêtre et résistant qui fut arrêté en août 1941, déporté en Allemagne et assassiné à Dachau la

¹ Joseph de La Martinière, « Lettre à ma mère racontant ma libération de Dachau », Mainau, 24 mai 1945.

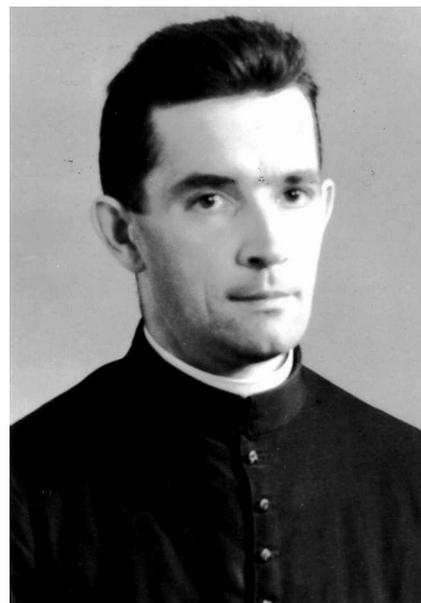
² D.G.C.D.E. : Direction générale du contrôle du désarmement et des effectifs (surnommée « Défense de Gueuler, de Chanter de Danser et d'Embrasser »).

³ Proche du camp d'Hinzert.

veille de la libération du camp par les Américains. Ce prêtre était un artiste de grand talent. Son ingéniosité lui permit, en déportation, de continuer à réaliser de remarquables dessins, modelages et sculptures avec les maigres moyens du bord : chaux grattée au mur de la cellule et délayée dans l'eau de sa cruche pour les blancs ; noirs, gris et verts provenant également des murs ; roux tirés de la rouille de la pelle à ordure...

L'abbé Jonas a pris le risque de cacher dans sa cave 198 dessins ou peintures et une trentaine de petites sculptures de Daligault. Il lui avait promis d'envoyer ses œuvres en France après la guerre.

Joseph se fait remettre ce trésor dont il est le découvreur. Il va le rapporter en France et s'acharner à le faire connaître, avec de multiples rebondissements, jusqu'à ce que ces œuvres trouvent leur place dans un lieu d'exposition adapté, le musée de la Déportation à Besançon.



* Christian Dorrière, auteur de deux livres sur Jean Daligault (voir Bibliographie), écrit à Joseph de La Martinière : « *Merci de m'avoir aidé à faire vivre, dans ces pages, la mémoire du prêtre atypique de Caen, artiste de grand talent, bricoleur inventif, résistant de la première heure qui sut rassembler sa foi, son art, son ingéniosité, son sens de la résistance pour laisser son témoignage humain historique et artistique de la déportation. Témoignage que vous avez ramené en France et pour lequel vous avez tant œuvré. Merci pour tout.* »

En avril 1946, moins d'un an après son retour, il est nommé directeur de l'œuvre diocésaine de Candé-sur-Beuvron (colonies de vacances, centre d'horticulture).

En juillet et août, il dirige la colonie de vacances de Candé : deux groupes successifs de 150 garçons qu'il faut nourrir malgré les problèmes de ravitaillement toujours présents.

Le 15 décembre 1946, il est installé curé de Baccon, les habitants de ce village ayant fait une pétition auprès de l'évêque d'Orléans pour qu'il revienne. C'est là, le 16 mai 1948, qu'il est décoré de la Légion d'honneur¹ par Edmond Michelet*, camarade de déportation, ancien ministre des Armées, qui redeviendra plusieurs fois ministre par la suite.

* Résistant et homme politique de grande valeur. Né le 8 octobre 1899 à Paris, Edmond Michelet grandit dans la foi catholique. A Brive, où il s'est marié, il entre dans la résistance pendant l'Occupation. Cela lui vaut d'être arrêté et envoyé au camp de Dachau, le 15 septembre 1943, où il restera 20 mois à parcourir le camp, soutenant encourageant, réconfortant les déportés.

Il entre en politique dès juillet 1945 comme membre de l'Assemblée consultative provisoire. Le 21 octobre 1945, il est élu député de la Corrèze à la première Assemblée constituante dans les rangs du MRP (Mouvement républicain populaire). Il devient ministre des Armées du gouvernement du général De Gaulle, en novembre 1945.

Il occupe de nombreuses fonctions électives avant de redevenir ministre lors du retour aux affaires du général De Gaulle : ministre des Anciens Combattants en 1958, puis Garde des Sceaux de 1959 à 1961, où il lutte avec force contre la pratique de la torture en Algérie. Son dernier ministère, en 1969, sera celui des Affaires culturelles dans le gouvernement Chaban-Delmas où il succède à André Malraux. Il occupe ce poste jusqu'à sa mort, le 9 octobre 1970, à Marcillac près de Brive, le lendemain de son 71^e anniversaire.

Le même jour, il est aussi décoré de la médaille des épidémies, par le docteur Bohn, ancien déporté également.

¹ Attribuée le 14 janvier 1948.

Il est ensuite nommé curé de Puiseaux : installation le 12 septembre 1948 par M^{gr} Huet, en remplacement du chanoine Retaureau, ancien déporté, décédé. Il en démissionne en octobre 1950.

Ensuite, séjour de repos au Pineau, propriété des Louis de Raucourt, ses cousins, à Champ-sur-Layon (Maine-et-Loire). Il y remplit le rôle de précepteur pour leurs deux derniers garçons.



Le Prado

Au début de janvier 1951, Joseph de La Martinière fait une retraite à Limonest, une maison pradosienne, en même temps que 40 prêtres effectuant alors le noviciat du Prado*.

* Le Prado est une famille spirituelle qui fut fondée, en 1860-1861 par le bienheureux Père Antoine Chevrier, vicaire d'un quartier pauvre de la banlieue de Lyon. Elle est composée de prêtres diocésains qui sont appelés, par leur vocation, à aller en particulier vers les pauvres et les non croyants. Ils se stimulent en ce sens au moyen d'une vie d'équipe, qui se réalise dans des rencontres régulières et, quand le ministère le permet, dans le cadre d'une vie commune.

Un séminaire du Prado prépare des jeunes au sacerdoce dans l'esprit du Père Antoine Chevrier, ou accueille des prêtres déjà ordonnés pour une formation tournée vers l'apostolat paroissial et missionnaire en milieu ouvrier.

Son projet d'entrer au Prado se précise. Il avait écarté, en raison de sa santé, l'idée d'entrer dans la Mission de France.

* En 1941, le cardinal Emmanuel Suhard, archevêque de Paris, constate « qu'un mur sépare l'Eglise de la masse ». Sous son impulsion, un séminaire de la Mission de France est installé à Lisieux. Très vite il devient un lieu de rencontres et de débats. A la fin de leurs études, les prêtres sont envoyés en équipe : des communautés se constituent en milieu rural déchristianisé puis dans les banlieues ouvrières des grandes villes. Certains prêtres ont une activité professionnelle. Mais, dès 1952, les solidarités tissées dans ce monde nouveau inquiètent certains. En 1953, Rome interdit les stages et le travail professionnel des prêtres-ouvriers et le séminaire est fermé. Après bien des vicissitudes, sous l'impulsion du cardinal Achille Liénart, le pape accorde à la Mission de France un statut original. Le pape Paul VI autorisera à nouveau les prêtres-ouvriers lors du concile Vatican II.

Depuis août 2002, la Mission de France est devenue « la Communauté Mission de France » : prêtres, diacres et laïcs partagent leur existence et prennent le temps nécessaire pour le dialogue avec les plus pauvres et ceux qui ne partagent pas la foi

chrétienne.

De mars à août 1951, il dessert la paroisse ouvrière de Flacé-les-Macon, de la banlieue de Macon, sous la direction de son curé, le père Aubry, prêtre du Prado, grand apôtre du monde ouvrier.

En septembre 1951, il entre au noviciat du Prado, à Saint-Fons (Rhône). Il est de beaucoup l'aîné et les autres lui en font voir. Le mode de vie est d'une austérité décapante. Le séjour est difficilement supportable, mais avec la compensation de trois jours de ministère par semaine, d'abord comme aumônier de l'hôpital militaire Desgenettes, à Lyon, puis à la paroisse pradosienne de Saint-Alban.

Il fait profession de prêtre du Prado le 2 juillet 1952.

Cette démarche très exigeante de pauvreté pour aller vers les plus démunis et les non croyants a été, de toute évidence, la conséquence de son expérience si marquante de la déportation. Il y avait pratiqué une pauvreté absolue et vécu au coude à coude avec des personnes dont le plus grand nombre n'était jamais entré dans une église.

Second ministère dans le Loiret

Joseph de La Martinière est nommé curé de Cepoy le 27 juin 1952.

Son ministère est difficile car il y a très peu de pratiquants : 30 personnes à la messe du dimanche et pas un seul jeune. Il commence à pénétrer dans le milieu ouvrier avec son vicaire, le père Lemaire.

Mais fatigué physiquement et nerveusement, il craque en octobre 1953, payant à retardement son année de Prado. Il demande à son évêque, M^{gr} Picard de La Vacquerie¹, de partir en repos, sans pour autant démissionner dès ce moment.

Il quitte Cepoy au début de novembre 1953, théoriquement pour quelques semaines, mais avec la certitude de ne pas y revenir. Il demande sa démission le 6 janvier 1954*.

* Il sera remplacé, en mars 1954, par l'abbé Brunel. Celui-ci, après sa libération en 1945 comme prisonnier de guerre, avait été nommé vicaire de la paroisse de Gien et pris la direction de l'Espérance giennoise, l'association paroissiale qu'avait dirigée Joseph de la Martinière jusqu'à son arrestation en 1942.

Son vicaire lui écrira :

« C'était dur de travailler avec toi, mais c'était passionnant... Je sais que tu n'es pas compris dans le diocèse, ni à Montargis, ni à Orléans, ni à l'Evêché ; tes hardiesses font peur ... Tu éclates dans les cadres de notre vieille hiérarchie entre l'autorité et les punaises de sacristie, tu as besoin de foncer ... hors des cadres classiques. »

Joseph quitte alors définitivement le Loiret et part dans le sud de la France où il va rester près de 30 ans. Un ensoleillement important et la douceur du climat du Var lui permettront de ménager sa santé durement atteinte en déportation, tant physiquement que nerveusement, bien que cela ne soit pas apparent.

A cause de ce traumatisme, il aura eu, jusqu'à la fin de sa vie, une instabilité notable dans les différentes fonctions qu'il a occupées.

La Provence

¹ Robert Picard de La Vacquerie fut nommé évêque d'Orléans en 1951.

Joseph de La Martinière arrive en Provence, en janvier 1954, où il va s'occuper de jeunes dans différents lieux, en particulier dans le cadre de la JAC (Jeunesse agricole chrétienne), puis de la JACF (Jeunesse agricole chrétienne féminine) :

Solliès-Pont (1954),
Sainte-Marguerite – commune de La Garde – (1954-1956),
Toulon – pensionnat de filles de La Providence – (1956-1958),
Draguignan – Le Bon Pasteur – puis Bargemon (1958-1961).

Il reprend ensuite une responsabilité de curé en village :

Callas (1961-1965),
Bauduen, Baudinard et Artignosc (1965-1972),
et à nouveau Callas (1972-1973).

Il décide de s'installer, fin décembre 1973, dans un des cinq immeubles de Riviera II à Saint-Cézaire, résidence de retraite pour « cadres supérieurs », où il a loué un studio. Il joue le rôle officieux d'aumônier dans cet ensemble et essaie de faire réagir positivement les chrétiens dans ce milieu très peu ouvert sur l'Eglise et sur le monde.

L'opposition éclate publiquement à la suite d'un sermon où il vise trop ouvertement l'indifférence du milieu « Riviera » à l'égard du monde des pauvres. Il se décide alors à partir et s'installe dans un appartement aux « Nouvelles résidences de l'Ara », à Vence, le 1^{er} juillet 1976.

Un an plus tard, en raison du bruit et de la poussière, il s'installe dans un studio moitié moins grand et moitié moins cher, non loin des Petites Sœurs de Jésus, chez qui il dit souvent la messe.

C'est l'époque où il consacre beaucoup de temps à des activités associatives : le M.R.A.P., mouvement contre le racisme ; la F.N.D.I.R.P.¹, d'opinion en général très à gauche, où les déportés le choisissent pour les décorer et lui demandent de célébrer une messe pour leur congrès local, en avril 1980 ; enfin Amnesty International, dont il cherche à développer l'implantation à Vence. Il manifeste sa sympathie aux Maghrébins de la région et obtient pour eux un local de rencontre et de prière dans la cité paroissiale.

Il fonde l'association S.D.N.N.S. (Souvenir de la déportation NN* en Silésie), qui est inaugurée, le 21 mai 1972 à La-Ferté-Saint-Aubin, au cours d'une cérémonie regroupant une cinquantaine de déportés NN anciens d'Hinzert. Il effectue deux voyages à Wroclaw, capitale de la Basse-Silésie (Pologne), pour l'érection d'un monument.

* Les N.N. - Le décret et la procédure Nach und Nebel (Nuit et Brouillard) - Joseph de La Martinière, 1989, p. 5

« Hitler pensait que la servitude pénale ou même la condamnation à vie aux travaux forcés devaient être considérés comme des signes de faiblesse. Au cours d'une entrevue avec Keitel, en septembre 1941, il lui exposa ses vues et lui donna ses instructions. Les menées communistes dans les pays occupés prenaient de l'ampleur, et les jugements des tribunaux, exigeant une longue procédure et prononçant en général des peines de prison, n'avaient aucun effet psychologique. Le Führer ordonnait donc de ne faire juger dans les pays occupés que les cas où, d'après le droit en vigueur, on pouvait compter avec certitude et dans un délai le plus bref sur une condamnation à mort, et d'envoyer par contre tous les autres accusés, (et c'était l'expression même employée par le Führer), « dans la nuit et le brouillard, au-delà des frontières, où ils seraient, en Allemagne, complètement isolés du monde extérieur ». Cela produirait un effet d'intimidation, contrairement à ce qui se passait pour des condamnations en pays occupés. »

Il considère ces contacts et cette action comme un témoignage d'Eglise, sur des terrains où celle-ci demeure absente.

Son état de santé a progressé peu à peu, ce qui lui permet des randonnées assez sportives, en particulier à Tahiti, dans la Vallée des Merveilles. Mais il demeure fragile et l'éloignement de sa famille lui pèse : il réside trop loin d'elle pour recevoir des visites.

¹ F.N.D.I.R.P. : Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes.

Il se décide à se rapprocher de sa famille, sans pour autant réintégrer l'Orléanais, où il dit avoir depuis longtemps perdu le contact. A Orléans se trouvent pourtant le ménage de sa sœur, Anne de Lannoy, plusieurs ménages de neveux et la proximité de la propriété familiale. Mais le climat y est assez humide et cette région est éloignée du Poitou, lieu d'origine de sa famille où elle conserve une implantation terrienne. Il y possède une ferme¹, héritée de son père, seul bien matériel qu'il ait conservé.

La Touraine

Joseph de La Martinière parcourt les petites villes de Touraine à la recherche d'un logement et s'installe à Azay-le-Rideau en mai 1981.

Pendant sept années, malgré son état de santé précaire, il seconde courageusement le curé de la paroisse. C'est à ce moment-là qu'il commence à rédiger ses souvenirs de déportation, aidé par Bernadette Le Fournier qui restera sa fidèle et attentive secrétaire jusqu'à la fin. Bien qu'ayant déjà beaucoup écrit sur la déportation, il lui aura fallu une longue période – 35 ans – pour qu'il se décide à écrire, de manière approfondie, sur les événements si douloureux qu'il avait vécus, difficilement concevables pour qui n'a pas connu cet enfer. Dépressif durant cette période qui lui fait revivre tant de souffrances, il en sortira libéré.

Puis, en 1988, ne voulant pas être trop éloigné de sa secrétaire, qui déménage, Joseph vient s'installer à Lignéres-de-Touraine. Toujours actif, il fait le catéchisme dans de petites communes avoisinantes, célèbre des messes de jeunes et continue à aider ses confrères.

C'est en 1997, à près de 90 ans, qu'il se décide à « prendre sa retraite » dans la résidence de personnes âgées « Le Bocage » à Tours. Il y dit la messe et apporte encore beaucoup d'aide malgré son grand âge.

Dans une de ses dernières homélies il s'exprime ainsi : « *La vie sur la terre est un pèlerinage dont le but est d'accumuler, non pas l'argent, mais l'amour ; l'amour qui s'oublie, qui se sacrifie, qui partage, c'est cela la valeur suprême* ».

Il a encore l'énergie d'écrire et rédige un ouvrage sur la jeunesse de son père, contenant la galerie des portraits de tous ceux qui avaient entouré Jules - parenté, ascendance, amis et proches -, agrémenté par les reproductions de nombreuses photos centenaires qui ajoutent au texte une dimension visuelle très évocatrice.

Frappé par une congestion cérébrale durant cet été si chaud de 2003, il est transporté à l'Hôpital de Tours. Lorsque son état est stabilisé, il est emmené au Centre hospitalier du Chinonais, à Saint-Benoît-la-Forêt (Indre-et-Loire). Bien entouré par sa famille et sa secrétaire, il y a une longue agonie et décède le 2 novembre 2003², âgé de près de 95 ans.

Ses obsèques ont lieu, le 6 novembre, en l'église du Christ-Roi, à Tours. Le père Jacques Sommet, qui fut son très proche camarade de déportation à Dachau, y fait une remarquable, saisissante et bouleversante homélie. Puis de nombreux témoignages de camarades déportés y sont lus, permettant à l'assistance de ressentir intensément le courage et la fraternité exemplaires que Joseph avait manifestés dans cette vie de déporté.

Il repose en paix dans la chapelle du château de Latingy, à Mardié (Loiret), lieu de sépulture familial où l'ont précédé ses parents, frères, sœur et ancêtres, et où il aimait tant dire la messe au milieu de sa famille.

¹ La Cicardière, sur la commune de Saint-Maurice-la-Clouère (Vienne). Il était très attaché à ses exploitants, la famille Guilloteau.

² Ainsi disparaît le dernier des 5 enfants de Jules et Elisabeth de La Martinière.

Il laisse de lui l'image d'un homme de grande taille, avec de l'allure, possédant une forte personnalité et le caractère affirmé d'un homme de conviction.

Ayant des idées en avance sur son temps dans le domaine religieux et social, il était en désaccord avec l'Eglise, dont il était cependant un fils soumis, dans des domaines comme celui du catéchisme¹, de la contraception et de l'accès aux sacrements pour les divorcés. Il avait accueilli, avec une grande joie, l'évolution de l'Eglise lors du Concile Vatican 2² et se sentait très éloigné du courant intégriste.

Il était cependant toujours respectueux des opinions des uns et des autres et se gardait de porter un jugement. Malgré son intelligence et son talent, il avait fait un choix de modestie et de simplicité, délaissant les valeurs matérielles, le confort et les honneurs ostentatoires.

Il était ouvert sur le monde, attentif aux autres, aidant ceux qui se trouvaient en difficulté, stimulant chacun, heureux de communiquer et de transmettre la parole de Dieu, plus particulièrement aux personnes incroyantes ou en recherche.

Sa famille avait une grande importance pour lui et il se déplaçait pour tous les événements de la vie familiale, qu'ils soient religieux ou seulement festifs. Il tenait une grande place dans la vie de ses neveux et petits-neveux, à qui il manifestait affection et soutien.

Il a laissé un souvenir marquant à tous ceux qui l'ont rencontré, par sa personnalité, sa relation vraie, son écoute et son attention aux autres.



¹ Il a beaucoup travaillé à son renouveau.

² 11 octobre 1962 au 8 décembre 1965.

Autres aspects

Actions liées la déportation

La déportation a représenté pour Joseph de La Martinière un choc d'une extrême brutalité et lui a occasionné des rencontres et des partages intenses avec des personnes venues de tous les horizons sociaux. Aussi, bien qu'en reprenant à son retour une vie apparemment normale de prêtre, il se consacra de plus en plus, au fur et à mesure que les années passaient, aux personnes côtoyées et aux événements vécus durant cette période.

Pour les personnes, ce fut à travers une correspondance extrêmement fournie, tant adressée que reçue. Et par des « virées » à travers la France qui duraient plusieurs semaines d'affilée pour rencontrer ses très nombreux amis. Changeant de lit chaque nuit et de table deux fois par jour, parlant pendant des heures, il fallait la foi du pèlerin pour soutenir un tel régime.

Pour le travail de mémoire, il déploya une activité inlassable : publication d'études et d'articles, témoignages écrits ou lors de conférences, participation à des congrès, coopération pour ériger des monuments du souvenir, relations avec le S.I.R. (Service International des Recherches), fondation de l'association S.D.N.N.S. (Souvenir de la déportation NN en Silésie), membre actif de la F.N.D.I.R.P. (Fédération nationale des déportés internés résistants patriotes), etc.

Il faut souligner également la part importante qu'il a prise pour la création du Musée de la Déportation¹ de Besançon (Doubs) et l'aide qu'il apporta à Mme Denise Lorach² au cours des nombreux séjours qu'il fit dans cette ville³. Il fit don au musée de ses archives sur la déportation ainsi que des œuvres de Jean Daligault qu'il avait découvertes à Trèves en 1946.

Travaux d'écriture et de mémoire

Jules de La Martinière, son père, archiviste passionné et scrupuleux, a tout au long de sa vie effectué des recherches et publié de nombreuses études savantes. Joseph a eu ce modèle sous les yeux toute sa jeunesse. De plus, il avait fait, comme nous l'avons vu, une licence d'histoire à la fin de son séminaire.

Enfin, il possédait le don de l'écriture : une pensée profonde portée par un style remarquable – des phrases longues, claires et imagées – le tout soutenu par une orthographe parfaite.

C'est donc tout naturellement qu'il devint historien de la Déportation en se lançant dans de longues recherches, réalisant d'importantes études qui furent publiées et participant à de nombreux travaux sur ce sujet (voir Bibliographie, ci-après).

Etant l'aîné de la branche aînée, et à ce titre chef de Famille, responsabilité qui lui tenait très à cœur, il était dépositaire des archives familiales. Il en effectua un important travail de classement, réalisa plusieurs généalogies sur la descendance de ses ancêtres et utilisa les archives familiales et les documents photographiques de son père⁴ pour réaliser de très intéressantes chroniques illustrées sur sa famille et ses ancêtres.

¹ Musée de la Résistance et de la Déportation – La Citadelle – F-25000 Besançon. Son conservateur actuel est Mme Elizabeth Pastwa.

² Première conservatrice du Musée de la Déportation de Besançon, ouvert en 1971.

³ Il y bénéficiait de l'accueil que lui réservait le ménage de son neveu Xavier de Lannoy, lequel travaillait alors à Besançon.

⁴ Son père s'était lancé dans la photographie jeune, à l'époque des appareils sur pied et des plaques de verre, et avait constitué une collection de portraits et de groupes familiaux.

Bibliographie

Cette bibliographie ne comprend pas, sauf pour un cas, les articles publiés dans des revues.

OUVRAGES HISTORIQUES

H01 LES N.N. - LE DÉCRET ET LA PROCEDURE "NACHT UND NEBEL" (NUIT ET BROUILLARD)

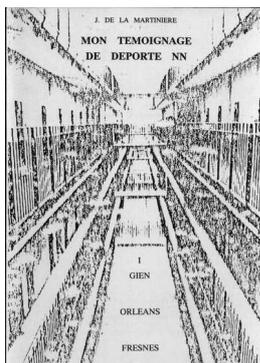
- 1981 - Imprimerie Boulas-Vitry, Orléans, 21x27 cm, 71 pp., 2 ill. Tirage 1000 exemplaires, édité par l'auteur
- 1989 - Fédération Nationale des Déportés et Internés Résistants et Patriotes, Imprimerie Petit Rousseau, Paris, 21x27, 80 pp., 2 ill., seconde édition

Cette seconde édition comprend, en annexe, le texte de la conférence prononcée à Natzweiler lors du congrès de l'Amicale de Natzweiler, le 10 septembre 1988.

H02 NUIT ET BROUILLARD A HINZERT

- 1984 - Université François Rabelais - Tours, Imprimerie Instaprint Tours, 21x29,7 cm, 395 pp., ill.

H03 MON TÉMOIGNAGE DE DÉPORTE N.N.



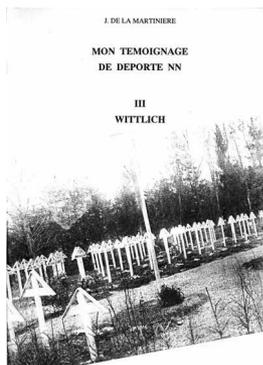
Vol I GIEN, ORLÉANS, FRESNES

1992 - Edité par l'auteur, 21x29,7 cm, 97 pp.



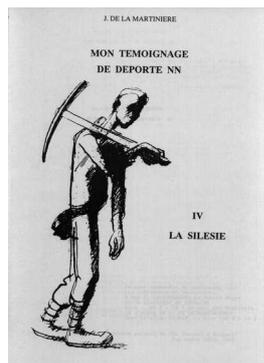
Vol II HINZERT

1992 - Edité par l'auteur, 21x29,7 cm, 102 pp.



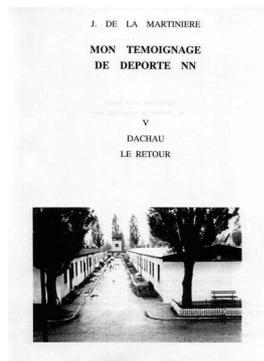
Vol III WITTLICH

1993 - Edité par l'auteur, 21x29,7 cm, 106 pp.



Vol IV LA SILESIE

1993 - Edité par l'auteur, 21x29,7 cm, 110 pp., 1 pl. h.t.



Vol V DACHAU, LE RETOUR

1993 - Edité par l'auteur, 21x29,7 cm, 147 pp.

H04 LA PROCÉDURE NUIT ET BROUILLARD – Nomenclature des déportés NN – Matériaux pour l'histoire des prisons et des camps – des tribunaux

- I - Hinzert – Porto-Sonnenburg
1996 – 21x29,7 cm – 203 pp.
- II - 2ème liste alphabétique – procédures militaires en Allemagne – Femmes française déportées NN
1997 – 21x29,7 cm – 203 pp.
- 1997-06 - Tome III : 3ème liste alphabétique – Natzweiler – Nord – Pas de Calais

RÉCITS, RAPPORTS ET ÉTUDES

E01 SOUVENIRS D'HINZERT

- 1946 – dactylographié – 21 pp.

Ce premier récit sur la déportation, de Joseph de La Martinière, est malheureusement incomplet.

E02 RAPPORT POUR LE PROCÈS DE SPORRENBURG

- 1960 – dactylographié – 29 pp.

Ce rapport fut préparé, en 1960, en vue du procès de Sporrenberg qui n'a jamais eu lieu. Sporrenberg était le commandant du camp d'Hinzert, surnommé « l'homme au chien ».

E03 LES CONDAMNÉS A MORT DE BRESLAU

- 1974

Note : dans « Mon témoignage de déporté NN – IV La Silésie », page 65, Joseph de La Martinière écrit, dans une note de bas de page :

« J'ai publié dans le bulletin « Nuit et Brouillard » de février 1974, une étude détaillée intitulée : « Les Condamnés de Breslau ». Le Dr Karol Jonca, professeur de Droit à l'Université de Wroclaw, m'a procuré, au prix de patientes recherches qui lui donnent droit à notre reconnaissance, de précieuses indications sur les condamnations prononcées par le Sg de Breslau. »

E04 LISTE DES PRÊTRES, RELIGIEUX, RELIGIEUSES, SÉMINARISTES DÉPORTÉS HORS DE FRANCE OU TUÉS EN FRANCE PENDANT LA DERNIÈRE GUERRE

- 1993 – 21x29,7 cm, 42 pp.

E05 LES DEPORTÉS NN 1ère liste – 2.500 noms

- 1996 – 21x29,7 cm, 30 pp.

JEAN DALIGAULT

Jean Daligault est un prêtre et résistant qui fut arrêté en août 1941 et déporté en Allemagne. Il fut assassiné à Dachau la veille de la libération du camp par les Américains.

Ce prêtre était un artiste de grand talent. Son ingéniosité lui permit, en déportation, de continuer à réaliser des dessins, modelages et sculptures avec les moyens du bord.

Joseph de La Martinière n'a pas écrit directement sur Jean Daligault. Mais c'est lui qui retrouva ses œuvres à Trèves en 1946, s'acharna à les faire connaître et en fit don au Musée de la Déportation de Besançon.

Il est donc à l'origine des livres suivants :

D01 CINQ ANS D'ENFER ET CINQUANTE DE PURGATOIRE de Christian Dorrière

- Tome I – Jean Daligault, une page de la Résistance à Caen, 1940-1945 – avril 1995, 21x29,7 cm, 159 pp., illustr.
- Tome II – Un groupe de résistance en formation contre l'armée d'occupation allemande, placé sous l'influence de l'Anglais Hopper
- Tome III – La déportation des membres de la « bande » à Hopper – septembre 1996, 21x29,7 cm, 160 pp., illustr.

Note : en page 151 du tome III, avant les autres remerciements, Christian Dorrière publie les photographies et une description des deux personnes qui lui ont fourni les éléments essentiels pour écrire son ouvrage, sous le titre « *Les témoins essentiels* ».

L'une est Yvonne Guégan¹ et l'autre Joseph de La Martinière avec la mention suivante :

Prêtre. Ordonné en 1932. Vicaire à Gien.

Dénoncé pour son attitude anti-nazie.

Arrêté par la Gestapo à Gien, en mai 1942.

Déporté N.N. (Hinzert, Wittlich, Silésie, Dachau).

N'a cessé depuis son retour des camps de vouloir éclaircir ce que fut l'énigmatique Déportation Narcht und Nebel.

A commencé ses enquêtes, recherches minutieuses dans plusieurs pays et collectes de témoignages dès 1946.

A retrouvé le témoignage artistique de l'abbé Daligault à Trèves, en 1946, l'a ramené en France, a constitué un dossier, a fait tout son possible pour protéger cette oeuvre et la mettre en valeur.

D02 JEAN DALIGAULT

- 1996, Editions de La Martinière, 95 pp., illustr.

D03 L'ABBÉ JEAN DALIGAULT de Christian Dorrière

Un peintre dans les camps de la mort

- 2001, Editions du Cerf, 13x19,5 cm, 164 pp.

L'auteur a adressé à Joseph de La Martinière la lettre suivante, jointe à son ouvrage :

Cher Abbé,

Merci de votre confiance,

Merci de m'avoir aidé à faire vivre, dans ces pages, la mémoire de prêtre atypique de Caen, artiste de grand talent, bricoleur inventif, résistant de la première heure qui sut rassembler sa foi, son art, son ingéniosité, son sens de la résistance pour laisser son témoignage humain historique et artistique de la déportation.

Témoignage que vous avez ramené en France et pour lequel vous avez tant œuvré.

Merci pour tout.

Avec mes sentiments affectueux.

Christian Dorrière

DOCUMENTS FAMILIAUX

F01 TABLEAUX DE DESCENDANCE

- Descendance de Jean-Baptiste Adolphe Machet de La Martinière et de Marie-Azéma Nicolas
- Descendance de Frédéric Nicolas de Sigon et de Julie Chocquin
- Descendance de Jacques de Liniers et de Martine de Sarratea

¹ Artiste-peintre caennais. Les hasards de l'existence et un goût commun pour l'art lui avait fait rencontrer Jean Daligault à la fin des années trente, et ce jusqu'en août 1941, date de l'arrestation de Daligault par les Allemands.

F02 IMAGES D'HISTOIRE FAMILIALE – FAMILLE MACHET de LA MARTINIÈRE

- Classeur I - de l'origine à 1900, 121 pp.
- Classeur II - de 1901 à 1920, 62 pp.

F03 IMAGES D'HISTOIRE FAMILIALE – NOTRE PARENTE BEAUCORPS ET SES ALLIANCES

- Classeur I - de 1774 à 1890, 53 pp.
- Classeur II - Familles Sourdeau de Beauregard – de Puyvallée – du Rostu – 48 pp.
- Classeur III - Latingy – 61 pp.

F04 JULES de LA MARTINIÈRE (1875-1942) – Son enfance et sa jeunesse

- Fascicule I - Naissance
- Fascicule II - Fin du chapitre I – Jacques de Liniers
- Fascicule III - Adolescence août 2000
- Fascicule IV - Jeunesse juin 2001

Ses décorations

- ❖ Croix de Guerre avec étoile de bronze, 8 juillet 1940

Citation à l'ordre de la Brigade, signée par le colonel Cornet et par le chef de Bataillon Salan¹, commandant le 44^e R.I.C.M.S.² :

« Sous-officier très actif, s'est montré du plus grand esprit de dévouement et de sacrifice dans la journée du 5 juin et dans la matinée du 10 juin 1940 toujours volontaire pour les missions dangereuses »

« Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec étoile de bronze »

- ❖ Citation à l'ordre du Régiment, 12 juillet 1940, signée par le chef de Bataillon Salan :

« Le sergent Machet de la Martinière du 44^{ème} R.I.C.M.S. a fait tout son devoir jusqu'au dernier jour à son poste aux Armées »

- ❖ Citation à l'ordre du Corps d'armée, 13 février 1946 (Etoile de vermeil) :

Le général de Gaulle, président du Gouvernement provisoire de la République Française, chef des Armées :

« Ayant travaillé en territoire occupé dès février 1941.

Débordant de courage et d'abnégation, a servi d'exemple à tous ses camarades dont il fut le guide éclairé.

Arrêté et interné en Allemagne a continué pendant quatre ans dans des conditions très dangereuses à soutenir le moral de tous ceux qui l'entouraient. »

Signé du général Bonneau, délégué général F.F.C.I.

La citation à l'ordre du Corps d'armée comporte l'attribution de la Croix de guerre 1939 avec étoile de vermeil.

P.O. Le Général JUIN, chef d'Etat-Major Général de la Défense Nationale.

- ❖ Médaille d'honneur des épidémies (argent), 14 janvier 1947.

Signé Pierre Segelle, ministre de la Santé publique³

- ❖ Légion d'Honneur, 14 janvier 1948 (palme).

Attribuée par Pierre-Henri Teitgen⁴, ministre des Forces armées, en récompense des souffrances subies pour la cause française dans les camps de déportation en Allemagne. Remise par Edmond Michelet, alors député de la Corrèze et président des Anciens de Dachau, à Baccon, le 16 mai 1948, jour de la Pentecôte.

Décret en date du 14 janvier 1948 publié au J.O. du 17 Février 1948 :

Est nommé dans l'Ordre National de la Légion d'honneur : AU GRADE DE CHEVALIER

¹ Futur chef putchiste à Alger.

² R.I.C.M.S. : Régiment d'Infanterie Coloniale Mixte Sénégalaise.

³ Ex-déporté politique, président de l'Amicale de Dora-Elbrich.

⁴ Né le 29 mai 1908 à Rennes (Ille-et-Vilaine), professeur de droit, il milite au Parti démocrate populaire et aux Equipes sociales. Prisonnier et évadé en 1940, il joue un rôle important dans la Résistance : membre fondateur du mouvement Combat. Ministre de l'Information (septembre 1944), il est un des fondateurs du *Monde*, garde des Sceaux (1945-1946), il gère le problème de l'épuration. Plusieurs fois ministre de la IV^e République, il est vice-président du Conseil (1947-1948, 1953-1954). Il décède à Paris le 6 avril 1997.

de La MARTINIÈRE, Joseph – des Forces Françaises de l'Intérieur –

« Arrêté sur dénonciation à Gien en mai 1942 pour avoir favorisé l'évasion de prisonniers vers la zone libre et porté secours à toutes les personnes de son entourage traquées par les allemands. A été torturé et emmené à la prison de FRESNES, puis déporté au camp d'HINZERT et enfin à la prison de BRESLAU.

En août 1944 a été interné à DACHAU où sa conduite envers ses camarades fut particulièrement admirable, principalement auprès des malades atteints de typhus qu'il soigna avec un dévouement et un mépris du danger extraordinaires ».

Cette nomination comporte l'attribution de la Croix de Guerre avec Palme.

❖ Croix du Combattant volontaire de la Résistance

Le 16 octobre 1959, par le ministre des Armées Guillaumat.

❖ Légion d'honneur : au grade d'Officier

Décret du 26 février 1967¹.

¹ Il était alors curé de Bauduen.

Récapitulatif

Jeunesse

14 décembre 1908	Naissance à Angoulême (Charente)
------------------	----------------------------------

Séminaire, ordination, premier vicariat

Dates	Activité
1926-1927	Première année de séminaire à Issy-les-Moulineaux
1927-1928	Deuxième année de séminaire
1928-1929	Troisième année de séminaire
1929-1930	Service militaire à Fontainebleau et à Mourmelon
1930-1931	Quatrième année de séminaire - Sous-diaconat
1931-1932	Cinquième année de séminaire, rue du Regard
29 juin 1932	Ordination sacerdotale à Saint-Sulpice
1932-1933	Ecole Bossuet - Licence d'histoire
Pâques 1933	Voyage en Italie pour l'Année Sainte
1933-1934	Ecole Bossuet - 2 ^{ème} année de licence à la Sorbonne
1934-1935	Vicaire à Baccon (Loiret)

Ministère à Gien (Loiret)

1935-1940	Vicaire à Gien
sept. 1939 - avril 1940	La « drôle de guerre »
mai à juillet 1940	La "vraie guerre"
juillet 1940	Démobilisation
août 1940 - mai 1942	Vicaire à Gien sous l'Occupation
juillet-août 1941	La Cité fraternelle de Pont-Chevron
12 mai 1942	Arrestation à Gien
mai-juin 1942	Captivité dans les prisons d'Orléans et de Fresnes

La déportation

11 juillet 1942	« Transport » de Paris à Hinzert
12 juillet-23 septembre 1942	Hinzert
septembre 1942-sept. 1943	Wittlich
octobre à décembre 1943	Commandos de Breslau
mai à juillet 1944	Schweidnitz
juillet 1944	Liegnitz
9 août 1944	Dachau - Arrivée - Bloc de quarantaine
août 1944 à avril 1945	Dachau - Blocks 26 et 28
29 avril 1945	Dachau – Libération
1 ^{er} au 15 mai 1945	Dachau – Block 21
20 au 31 mai 1945	Hôpital de l'île de Meinau

Le retour

31 mai 1945	Retour en France
6 juin 1945	Accueil à Gien

Ministère dans le Loiret

1946-1948	Curé de Baccon
1948-1950	Curé de Puiseaux
1950-juillet 1952	Noviciat du Prado, à Saint-Fons (Rhône)
2 juillet 1952	Fait profession de prêtre du Prado
juillet 1952-novembre 1953	Curé de Cepoy, dans la banlieue de Montargis

Ministère dans le Var

14 janvier 1954	Solliès-Pont
1954-1956	Sainte-Marguerite
Fin septembre 1956-1958	Aumônier de La Providence, pensionnat de filles des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, à Toulon
1958-1961	Pensionnat Jehanne d'Arc de Draguignan A partir de janvier 1960, s'occupe des paroisses de Bargemon et Claviers
23 février 1961-1965	Curé de Callas
1965-1972	Repos, puis dessert les paroisses de Bauduen, Baudinard et Artignosc. Action contre le barrage de Sainte-Croix sur le Verdon, à Fontaine-l'Evêque
1972-1973	Curé de Callas et de Figanières
1974-juin 1976	Résidence de retraite Riviera II à Saint-Cézaire
juillet 1976-1981	Nouvelles résidences de l'Ara à Vence, puis dans un studio au George Sand

Retour en Touraine

mai 1981-1988	Azay-le-Rideau
1988-1997	Lignières-de-Touraine
1997-août 2003	Résidence Le Bocage, à Tours
2 novembre 2003	Décès au Centre hospitalier du Chinonais de Saint-Benoît-la-Forêt (Indre-et-Loire)
6 novembre 2003	Obsèques en l'église du Christ-Roi, à Tours Inhumation dans la chapelle de Latingy à Mardié (Loiret)

Yves de La Martinière
Orléans le 25 juin 2007
ydlm@claranet.fr

Relecture : Chantal d'Ersu